

Aussi la proposition de sir William Mildowe fut-elle trouvée toute naturelle.

Même le Malouin, en sa qualité de chef reconnu par ses compagnons d'infortune, répondit :

— Mes amis, monsieur milord a raison, il faut entretenir nos forces, afin que chacun de nous puisse faire sa part de besogne, comme disait notre nouveau compagnon. Car nous ne pouvons pas savoir pendant combien de temps nous resterons en mer !...

Et s'adressant à Robert :

— Je compte sur vous, monsieur Maurel, pour servir de vigie... Vous allez prendre la longue-vue que monsieur milord va vous prêter et vous irez vous tenir à l'avant. Plaise à Dieu que vous nous annonciez bientôt qu'il y a des voiles en vue.

Robert avec accepté la longue-vue des mains de l'Anglais et se dirigea vers l'avant de la chaloupe.

Au bout d'un instant, le naufragé recueilli pendant la nuit vint s'asseoir à côté de lui.

La voile les déroba à la vue de leurs deux compagnons.

Ils allaient pouvoir s'entretenir seul à seul.

L'inconnu commença aussitôt :

— Vous vous nommez Robert Maurel...

Et, sans attendre la réponse, il s'empessa d'ajouter avec une visible émotion :

— Vous avez sans doute remarqué que votre nom avait produit sur moi une certaine impression...

— Je l'ai remarqué, en effet !

— C'est que ce nom de Maurel ravivait en moi tout un monde de souvenirs.

En prononçant ces mots, la voix du naufragé s'était assourdie.

— Oui, continua l'inconnu, ce nom de Maurel auquel s'ajoutait le prénom de Robert me rappelait un enfant que... j'avais connu... dont j'étais le tuteur...

Robert, très pâle, très ému, appuyait maintenant son regard sur le visage de son interlocuteur.

Il cherchait à retrouver dans les traits du naufragé une ressemblance avec certaine physionomie restée dans son souvenir.

Tout à coup, comme si quelque particularité de ce visage n'eût plus laissé de doute dans son esprit il s'écria :

— Vous êtes M. d'Anglemont !

Puis, s'emparant des mains du vieillard stupéfait, il ajouta :

— Je suis le Robert Maurel que vous connaissez !...

— Robert !... Vous ?...

Et M. d'Anglemont (car c'était effectivement lui) regardait celui que le hasard le faisait rencontrer après tant d'années et dans des circonstances si extraordinaires.

Et il répétait :

— Robert Maurel ! Toi ?

Le saisissement lui coupait la voix.

Il attira le jeune homme sur sa poitrine et tous deux se tinrent embrassés, en proie à la plus vive émotion.

— Vous, c'est vous que je revois !... s'écriait Robert.

— C'est toi que je retrouve, disait M. d'Anglemont, et dans quelles circonstances !

— Dans quelle situation, grand Dieu !

— Le destin nous a-t-il réunis afin que nous nous revoyions une dernière fois avant de mourir ?

Telles étaient les exclamations qui s'échappaient de leurs lèvres.

La pensée leur vint à tous deux de se renseigner sur les événements qui avaient précédé leur rencontre, en pleine mer, dans les dramatiques circonstances que l'on sait.

Ce fut M. d'Anglemont qui, le premier, entama ce chapitre.

Il commença par raconter à Robert comment, pressé de retourner en France, il avait pris passage à bord d'un bâtiment espagnol parti de Tanger soi-disant à destination du Havre.

— Oui, « soi-disant », répéta M. d'Anglemont en soulignant ces mots. Car, ajouta-t-il, je ne tardai pas à savoir que le navire à bord duquel il n'y avait que moi de passager cinglait pour une destination tout autre.

« C'était un de ces négriers qui, après avoir pris leur patente pour un port quelconque du continent, s'en vont faire la traite des nègres.

« Le capitaine m'avait accepté comme passager afin de ne pas donner, par un refus que rien ne pouvait justifier, l'éveil sur la véritable destination de son navire.

« Mais quand, au bout de quelques jours de mer, je m'aperçus qu'on mettait bien du temps à passer devant les Açores, bien que nous eussions jusque-là filé de sept à huit nœuds en moyenne, j'interrogeai le timonier.

« Le marin me répondit, avec un singulier sourire, de m'adresser au capitaine si je voulais avoir des renseignements.

« Je me proposais de le faire quand je m'aperçus que nous étions en vue d'un groupe d'îles, et je m'écriai tout joyeux : Voici les Açores !

« Le capitaine était avec moi, sur la dunette. Il partit d'un éclat

de rire et je vis qu'il échangeait un regard significatif avec le timonier.

« — Vous faites erreur, monsieur, me dit-il ; ce groupe est celui des îles Canaries !

« — Mais, si je ne me trompe, ces îles-là ne devaient pas se trouver sur la route d'un navire allant au Havre.

« — Aussi n'est-ce pas vers le Havre que nous cinglons.

« — Et pourquoi ? m'écriai-je furieux et croyant que mon interlocuteur avait l'intention de me mystifier.

« Il me répondit, tout en roulant une cigarette : « Il y a un proverbe français qui dit que tout chemin mène à Rome, eh bien, vous ne devez pas désespérer d'arriver à votre destination malgré que j'aie pris un peu le chemin des écoliers.

« — Mais où allons-nous donc pour le moment ? demandai-je, indigné qu'on osât plaisanter un homme de mon âge et de mon caractère.

« — Tout simplement sur la côte d'Afrique ! me fut-il répondu.

« Du reste, je ne suis pas encore fixé sur l'endroit de la côte où je jetterai l'ancre.

« Peut-être sera-ce dans un des petits ports du golfe de Guinée ; peut-être pousserai-je jusqu'au Congo... Cela dépendra des renseignements que l'on m'apportera à bord... J'irai où la cargaison de « bois d'ébène » sera toute prête à être embarquée.

« J'avais compris ! La colère me monta au cerveau. J'apostrophai le misérable avec une extrême indignation.

« Pour toute réponse, il me menaçait, si je ne me résignais, de me faire mettre aux fers, à fond de cale.

« Seul passager et me sachant à la merci d'un équipage composé de malfaiteurs, tour à tour négriers ou pirates, je n'avais qu'à prendre le parti que me conseillait le capitaine.

— Mais alors..., interrompit Robert Maurel.

— Je comprends ta pensée, mon ami, prononça M. d'Anglemont ; tu te demandes si c'est bien le négrier qui est venu se briser sur votre navire. Oui, nous fûmes assaillis par une tempête d'une extrême violence comme le bâtiment longeait la « côte des Esclaves », avant d'arriver à l'embouchure du Niger.

« Le trois-mâts fit de grandes avaries pendant cette première tourmente. Il perdit son gouvernail. Plus tard, comme on essayait de gagner la côte du Congo, un terrible cyclone nous atteignit, sans nous ayons pu fuir devant lui.

« Tu sais le reste, mon ami ! exclama M. d'Anglemont.

— Et la Providence a permis que ce soit moi qui aie contribué à vous sauver ! balbutia Robert Maurel... Moi, que vous ne deviez plus revoir, dont vous ne deviez plus entendre parler jamais...

— De quel ton me dis-tu cela, mon ami ?

« Il est vrai, continua-t-il, que depuis nombre d'années je n'avais plus de tes nouvelles... Je dois te l'avouer, cela m'inquiétait et... m'étonnait de ta part !

— Oh ! ne me taxez pas d'ingratitude sans m'avoir entendu, monsieur ! répliqua Robert, visiblement embarrassé.

M. d'Anglemont cherchait à lire dans la pensée de celui qu'il voyait sous l'influence d'une émotion désormais impossible à dissimuler.

S'appuyant sur l'autorité presque paternelle que lui donnait sa qualité de tuteur et fort de la sollicitude dont il avait entouré l'orphelin, il n'hésita pas à interroger :

— Que signifie le trouble que je lis dans tes yeux ? Pourquoi courbes-tu ainsi le front, comme si tu te sentais coupable envers moi ?... Tu me disais tout à l'heure, — si j'ai compris ta pensée, — que tu avais décidé que nous ne devions plus nous revoir, que ton intention était de ne plus me donner de tes nouvelles !... Pourquoi ?

« Pour avoir pris une semblable décision, il faut que tu aies cru avoir à te plaindre de moi... ou des miens !

Puis s'interrompant :

— Quelle était la destination du navire sur lequel tu avais pris passage ?

— Gènes ! répondit Robert.

— Tu n'avais donc pas l'intention de retourner en France ?...

— Non..., jamais..., jamais plus !

C'est en vain que Robert Maurel eût essayé de se retrancher dans le silence.

M. d'Anglemont continuait de le presser de questions, s'informant avec une insistance affectueuse de ce qui lui était arrivé depuis qu'il s'était embarqué pour l'Amérique.

Et pendant cet interrogatoire auquel il ne pouvait se soustraire, qui ravivait toutes les plaies si profondes de son cœur, le malheureux reportait sa pensée affolée vers celle pour l'honneur et le bonheur de laquelle il avait fait le sacrifice de son propre bonheur en ce monde.

Poussé dans ses derniers retranchements, il laissa à la fin éclater la vérité.

Il raconta tout : les promesses échangées avec Sophie, l'espérance qui l'avait soutenu pendant qu'il travaillait sans relâche à acquérir cette fortune qui devait lui permettre de réaliser ses vœux et ceux

**CHOCOLAT HÉRELLE**

{ Par demi-livres et quarts. — Quatre qualités. — Croquettes, Chocolat Rapé, Cacao Soluble. — Tablettes-Déjeuner, Napolitains. — **LE MEILLEUR DU MONDE ET LE MOINS CHER.**